

## Derrière le givre, il y a toujours une tapisserie de cerises

« *Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.* » Elle a entendu ça. De son radiocassette Helix HX-4635, dans la petite cuisine à la tapisserie de cerises, elle a entendu ça. Ces mots. Elle se les répète encore et encore. Comme si elle savait qu'ils feraient sens. Que ces mots, ceux qu'il avait prononcés dans sa chronique sur la traversée de la Méditerranée, précisément ceux-là, peut-être un jour, dans une autre histoire, diraient l'indicible. *Mrs. Robinson*, de Simon and Garfunkel. Elle augmente le volume. Elle est assise à la petite table de la petite cuisine à la tapisserie de cerises. Non, disons plutôt qu'elle est adossée contre l'évier de la petite cuisine à la tapisserie de cerises. C'est plus réaliste. Elle ne s'arrête jamais. Ou presque jamais. En fait, c'est un peu comme si elle était le temps. Ou comme si elle pouvait en faire ce qu'elle voulait. Qu'il l'attendrait. Le temps. Que le temps l'attendrait. Elle croyait ça. Elle n'a pas de limite parce que, pour elle, tout est toujours possible. Elle avait d'ailleurs trouvé une astuce incroyable : l'absence de point. Si elle ne s'arrêtait pas, il n'y avait donc jamais de fin, et s'il n'y avait pas de fin alors tout était encore possible. Elle n'est pas adossée en fait. Parce que si elle était vraiment adossée elle n'écouterait pas *Mrs. Robinson*. Ou plutôt, si elle écoutait vraiment *Mrs Robinson*, elle ne pourrait pas être adossée. Elle danserait. Elle danserait tellement qu'elle en ferait tomber les étoiles en plein jour. Elle chanterait aussi. En fait, elle chantait. Elle était dans sa petite cuisine à la tapisserie de cerises et elle chantait. Probablement que, rapport à cela, plus tard, elle n'entendra pas frapper à la porte.

Hier, elle a fait sa première. La première de sa dernière pièce. Elle se plaît à ressentir encore cette ascension d'adrénaline jusqu'à la descente. Mais, attention, il ne s'agirait pas ici de se représenter une descente commune. Ce qu'elle ressent quand le public applaudit, parce qu'il a applaudi hier, c'est la descente en roulé-boulé dans l'herbe du haut de la montagne. Cette descente qui fait peur et rire à la fois, cette descente qui ouvre tous nos petits verrous intérieurs, cette descente du bonheur. Le public a rappelé hier. Trois fois. Trois descentes en roulé-boulé. On frappe à la porte. Il s'est levé. Le public. Il a aimé. Il l'a aimée, elle. Je sais que quelqu'un a frappé à la porte, j'y viens, mais je voulais juste finir. Titubante de bonheur, elle est rentrée chez elle, y a allumé un feu, s'est allongée sur le tapis vert velours et s'est endormie. Comme ça, juste comme ça. En attendant demain. Revenons dans la cuisine. La petite cuisine à la tapisserie de cerises. La petite cuisine qu'elle aime tant. On frappe à nouveau à la porte. Cette fois, elle l'entend. Un instant, elle s'est demandé si elle allait ouvrir, si elle ne préférerait pas chanter encore. Bien sûr qu'elle préférerait chanter. Mais les conventions font que lorsque l'on frappe à la porte, nous devons ouvrir et accueillir. Elle ouvre. C'est Charlotte qui se tient devant elle. Elle la reconnaît. Cette femme. Puis elle doute, peut-être qu'elle confond, qu'elle fait erreur. Évidemment, elle fait erreur, ça ne peut pas être elle, ça ne

doit pas être elle. Charlotte ne lui laisse pas un temps plus long de réflexion et entre, examinant chaque détail de sa maison, de son intimité. Elle se sent visitée de l'intérieur, comme si Charlotte arpentait les couloirs de son corps. Son mari et ses enfants rentrent. Ils rencontrent Charlotte. Elle ne sait plus combien de minutes, peut-être bien des heures, se sont écoulées, car ils sont à présent tous attablés dans la petite cuisine à la tapisserie de cerises. C'était bien des heures. Des heures que Charlotte était là, jacassant avec sa famille. Puis, cette femme est revenue le lendemain, le surlendemain et bien plus encore. Bientôt, son mari et ses enfants verront Charlotte plus qu'ils ne la voient. Déjà. Oui, en réalité, c'est déjà le cas. Sa voix ne leur parvient plus distinctement, car celle de Charlotte est plus forte, plus charismatique. Son corps ne leur apparaît plus si gracieux, car celui de Charlotte est plus flagrant, plus percevable. Charlotte est anglaise. Un détail qui lui avait échappé auparavant. Elle se demande bien comment cela est possible d'ailleurs, comment avait-elle pu manquer un détail aussi marqué, si tant est que cela puisse n'être qu'un détail. Et plus elle côtoyait Charlotte, plus elle épongeait son accent, cette impression de patate chaude dans la bouche. Elle s'en amusait peut-être un peu, de cet accent tonique, de cette exubérance langagière, théâtrale, disons-le, elle pensait cela. Hier, à l'épicerie, on lui a demandé si elle avait des origines anglaises. Elle a répondu oui. Aujourd'hui encore, elle se demande pourquoi, pour quelle raison a-t-elle ressenti ce besoin, celui de justifier son nouvel accent. Une question de légitimité. Elle s'est dit ça, je crois. Plus tard, Charlotte lui a dit qu'elle ne pouvait plus continuer à emprunter son accent, qu'on ne la comprenait pas. Alors elle s'est tue. C'était difficile, elle s'y était habituée, sa famille aussi. C'est dommage parce qu'elle s'était presque convaincue d'être anglaise. Ça n'arrive pas souvent dans une carrière de comédienne de se convaincre soi-même, c'est même un Graal plutôt rare. Convoité, elle se dit ça. Elle a passé sa vie à jouer des rôles, à vivre dans la jouissance d'être quelqu'un d'autre, à se glisser dans des enveloppes de corps toutes plus extravagantes les unes que les autres. Initiatique. C'est comme ça qu'elle se qualifierait, qu'elle se dirait à l'autre. Elle sourit. Elle aime bien cette idée. Charlotte veut l'apanage anglais. Qu'à cela ne tienne, elle trouvera une nouvelle enveloppe. Pour pousser la métaphore, j'aurais eu envie de rajouter « timbrée » mais, voilà, je ne l'ai pas fait. Pas totalement. Elle lit beaucoup. Ce soir, elle lira encore, allongée sur son tapis vert velours, le même que l'autre soir, devant un feu de cheminée. Elle racontera sûrement encore cette histoire. Celle de la petite botte dans la grande cheminée. Enfant, elle aimait déjà le feu. Elle l'aimait tellement qu'un jour elle a voulu l'enlacer, debout dans la grande cheminée. L'idée paraissait si simple, mais, dans les faits, la petite botte y est restée quand la petite fille a été sauvée. On toque à la porte. Elle était pourtant bien, ici, maintenant, là-bas, dans ses souvenirs. Elle n'ira pas ouvrir, pas ce soir. Quelques rêves passent, l'habitent un instant, puis la quittent discrètement. Aujourd'hui, elle est triste. Elle est face à la fenêtre recouverte de givre de la petite cuisine à la tapisserie de cerises. Comme si elle acceptait que ce voile blanc la sépare du monde. Comme si elle

comprendait, à cet instant, que les rôles s'inversaient, qu'elle ne choisirait plus son costume. Elle devra épouser sans mots celui que Charlotte imposera. Parce que Charlotte, c'est une maladie. Sa maladie. Sa prison qui lui givre le corps, qui lui givre le cœur aussi. Elle pose un doigt sur la fenêtre. Sa chaleur fait fondre le givre, comme si elle voulait prouver, se prouver, qu'elle est encore en vie. *Nuvole Bianche*, de Ludovico Einaudi. Il est 7 h 24, elle s'est toujours levée tôt, enfin, disons qu'elle n'a jamais eu des nuits très longues. Elle se demande ce qu'elle pense du hasard. *Nuvole Bianche*. Des nuages blancs. Elle se dit que ce morceau de piano est bien trop à-propos pour être le fruit du hasard. Puis, elle se perd dans ses silences. C'est nouveau, le silence. C'est éprouvant, le silence. Elle a le sentiment de flotter au-dessus des scènes de vie, des scènes qu'elle vit. De ne plus parvenir à être, de ne plus avoir le temps de devenir. Ce même temps qu'elle pensait infini, comment pouvait-il à présent lui paraître ennemi ? Comment pouvait-il lui faire faux bond, ici, déjà, au milieu du monde qui, aussi bancal soit-il, continue de danser ? Bancal. Qui est mal établi, sans base solide. Plus tard, elle aura cherché cette définition dans le dictionnaire à la reliure dos cousu de son père. Son père. Elle y pense, face à la fenêtre de givre dans sa petite cuisine à la tapisserie de cerises. Elle sent ses doigts resserrer le bouton de sa jupe, celle qui lui rappelle ce voyage en Espagne avec eux. Rayée dans une alternance de blanc et vert d'eau. Elle se demande combien de temps encore ses doigts lui permettront de l'ajuster à sa taille, combien de temps encore elle se sentira jolie dans sa jupe rayée. Elle ne se souvient plus s'il l'a connue, son père, enfin si, son père a connu cette jupe. Ce n'est pas tant que cela ait une importance, mais je crois qu'elle cherche un repère dans ses souvenirs. Elle aimerait emplir ses pensées de détails, même insignifiants, peu importe, pourvu que ce soit avant Charlotte, avant que Charlotte toque à la porte, celle de la ferme de son père. C'était il y a trente ans. Alors sortons les robes et les canevas passés par le temps mais emplissons, emplissons les pensées, ne laissons aucune place au vide, se dit-elle. Souvent d'ailleurs, elle se dit ça. Pas de place au vide, jamais. Vivre. Elle se dit que finalement elle ne connaît que ça. Elle déteste les œillets et les chrysanthèmes, le froid du métal, les ourlets défaits, l'air qui s'engouffre sous la chemise, les musiques de spa et la couleur violette, elle se dit qu'assurément ça lui donne le blues, mais pas celui qui fait danser les yeux fermés, non, celui qui bourdonne et noircit les nuages du cœur, celui qui met un point et empêche le soleil de s'engouffrer dans les fissures du doute et de la peur. Il ne lui a pas dit, son amoureux, mais depuis ce rire de juillet, il est convaincu qu'elle fait ça comme personne, vivre. Il ne lui a pas dit. Demain, il lui dira. Il lui dira aussi qu'elle est belle dans sa jupe rayée dans une alternance de blanc et vert d'eau, sans sa jupe aussi, il lui dira. Le givre a fondu sur la fenêtre. Un coup du soleil. Elle sourit.